

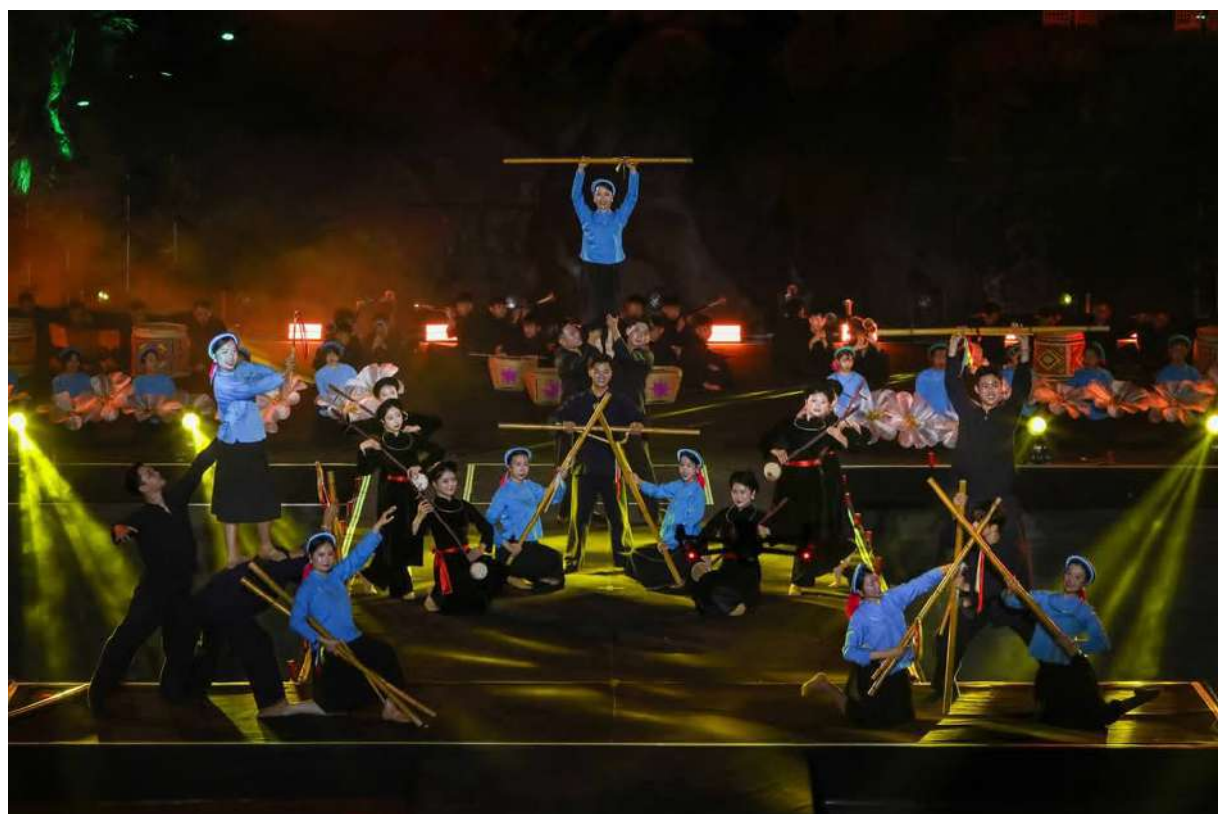
À la frontière de la Chine
ou avec les élèves de Xuan Bach
des LEADERS

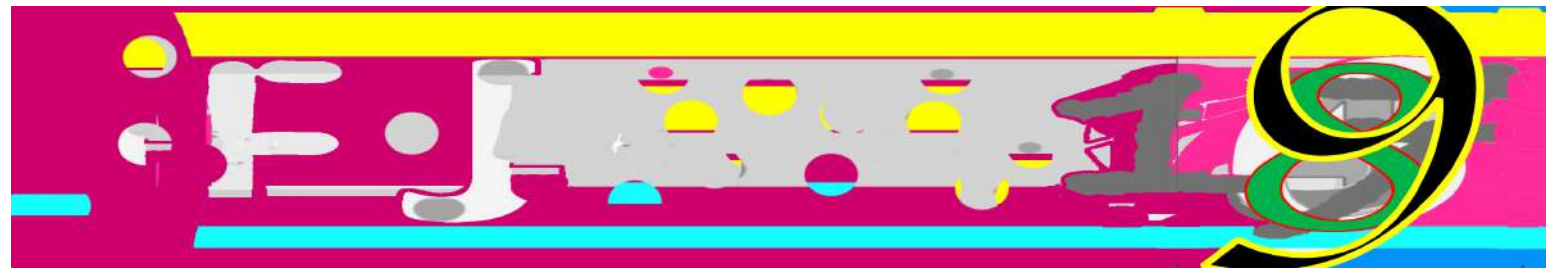


ĐIỂM ĐẾN



ĐIỂM ĐẾN 19



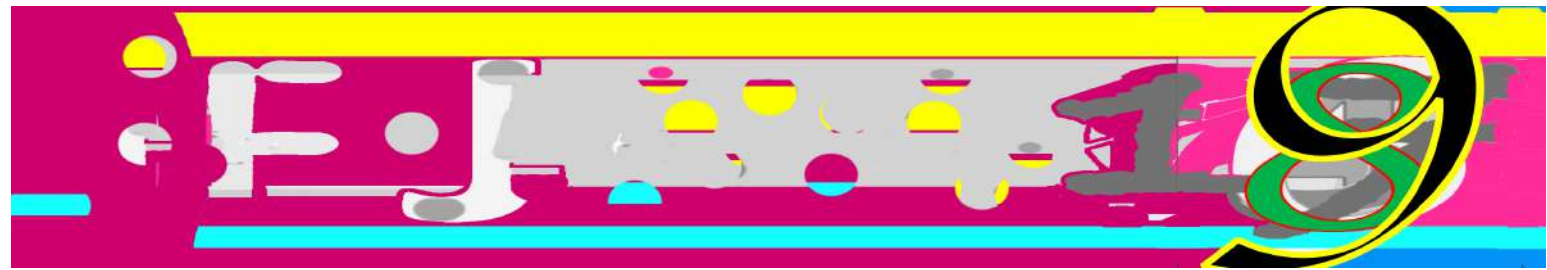


19



THE 19





LE COURRIER DU VIETNAM

Le Vietnam en français, la francophonie au Vietnam



N°19 (6264)
8-14/5/2026
15.000 VND

**Un mois de mai
sous le signe
de la solidarité**



POLITIQUE
Vietnam - Japon : vers un partenariat
strat égique global renforç

DÉCOUVERTE
Le double visage de Hon Tre,
du calme des plages à la f te

ÉCONOMIE
La marque nationale au cœur de l' mergence du Vietnam



PHOTOREPORTAGE
Bac Hoa, l' clat intact d'un monde pr serv

RÉSOLUTION N°57
Un nouveau fer de lance de l'innovation au Vietnam

ETHNIES ET MONTAGNES
Tradition Thai : deux mariages pour une union durable

DOSSIER
Entraide communautaire et ambition humanitaire
l' re du num rique

SPORTS
D u Khuong Duy, prodige mondial des checs



FRANCOPHONIE
Le Prix Goncourt du Vietnam :
la parole d' une jeunesse francophone

INTERNATIONAL
Michel-Ange et Rodin dialoguent
dans une exposition au Louvre

CUISINE
Salade de poulet aux oignons et carottes



SOCIÉTÉ
Oncle Long, le chevalier m cano de H Chi Minh-Ville

PORTRAIT
Nguy n Thai Tu, une vie d di e l' tude des poissons

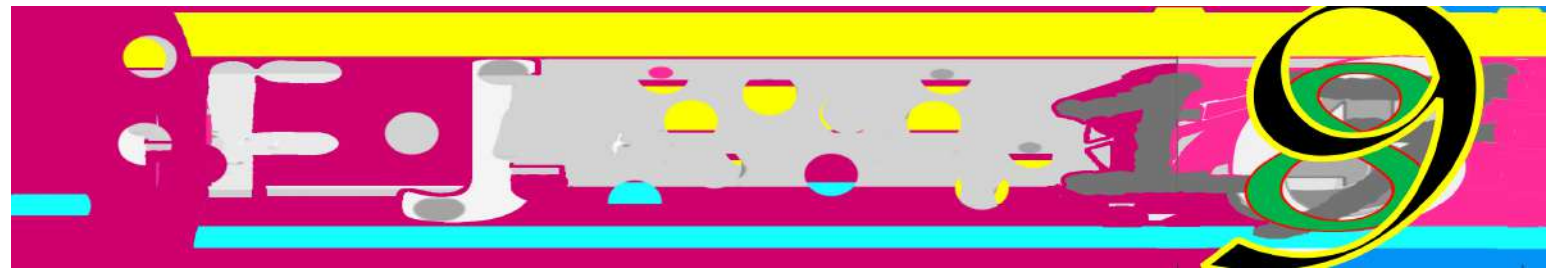
CULTURE
Le cin ma au cœur de la strat gie
de d veloppement national

PUBLIREPORTAGE
Saigontourist nouveau r compens
de l'Ordre du Travail de premi re classe

**LE COURRIER
DU VIETNAM**

Publié par l'Agence Vietnamienne
d'Information (AVI)

RÉDACTRICE EN CHEF : Nguyễn Hồng Nga
RÉDACTRICES EN CHEF ADJOINTES : Đoàn Thị Y Vi - Nguyễn Thị Kim Chung
Siège social : 79, rue Ly Thuong Kiêt, quartier de Cua Nam, à Hanoi - Tél.: (+84) 24 38 25 20 96
Abonnement et publicité : (+84) 24 39 33 45 87 - Courriel : courrier@vnanet.vn
Bureau de représentation à Hô Chi Minh-Ville : 116-118, rue Nguyễn Thị Minh Khai, quartier de Xuân Hòa
Tél.: Publicité : (+84) 28 39 30 32 33 - Abonnement : (+84) 28 39 30 45 81 - Courriel : courrierhcm@gmail.com
Photo de la Une : VNA/CVN - Impression : VINADATAXA
Maquette : Marc Provot et Dang Duc Tuê - Permis de publication : 25/GP-BTTTT



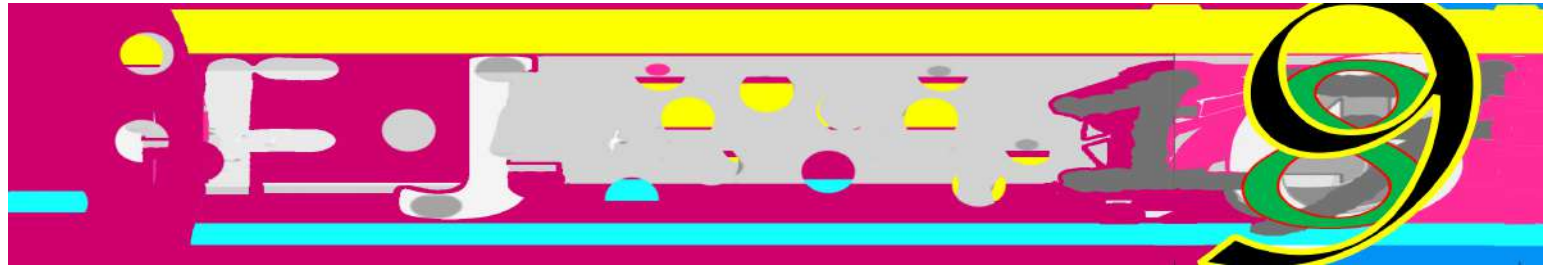
Anderson à Salvador de Bahia a fêté ses 49 ans

19



BRASIL 19





19



Feira 19



Festa Junina 19



19



FESTIVAL



19



Festa 19

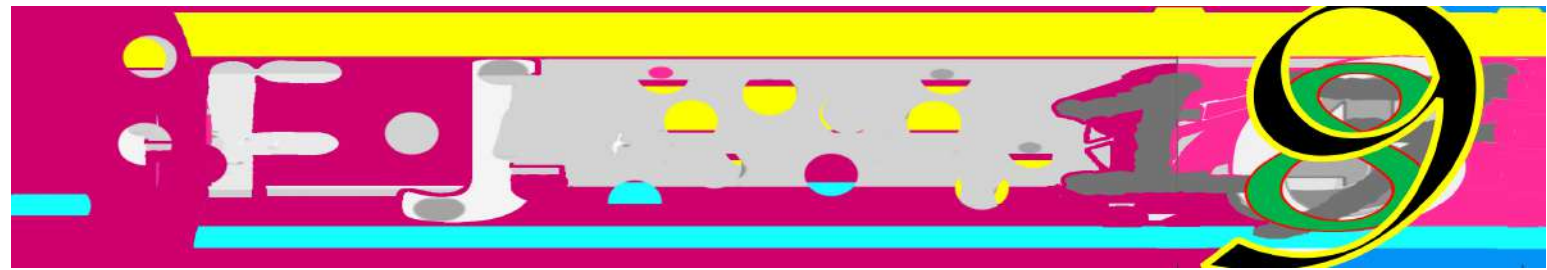


Handmade





« L'église catholique où j'ai pris les photos s'appelle Notre-Dame du Rosaire des Noirs (Negro), et elle se trouve à Pelourinho, dans le vieux centre historique, un lieu où de nombreuses personnes noires ont vécu et souffert de l'esclavage. Le prêtre de cette église est un ami. La messe y est assez différente de celle des autres églises ; il célèbre le rite catholique, mais pendant l'offertoire, il permet, à certains moments, un échange avec les adeptes du candomblé et des religions afro-brésiliennes, comme une forme de partage culturel, de dialogue et de réparation, en reconnaissance de toutes les injustices commises envers les personnes réduites en esclavage. C'est une très belle messe, pleine de joie. Vous avez déjà visité cette église - Nous y avons pris des photos. » Anderson ARGOLO



Mariana Seixas
FOTOGRAFIA

Projeto 19



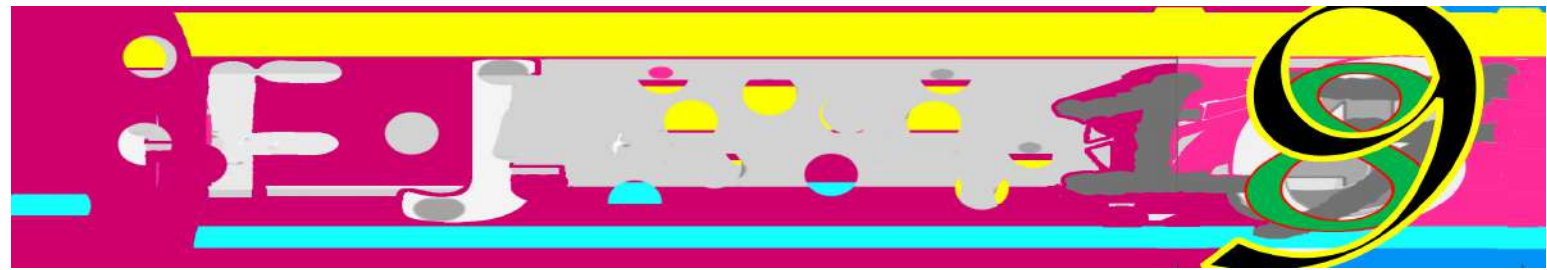
Foto 19



Mariana Seixas
FOTOGRAFIA



Au marché São Joaquim



D'Olivier Bouchard

Hameau|Régler problèmes|II|Farel|1999|73

Le folklore juif possède de nombreuses histoires qui illustrent bien le côté impudiquement laid de l'envie. Un commerçant reçut la visite d'un ange qui l'invita à faire un vœu qui se réaliserait, à une seule condition toutefois : son concurrent recevrait au double de ce que le commerçant demanderait pour lui. Sans aucune hésitation, le commerçant indélicat demanda qu'il devînt borgne pour que son rival devînt aveugle !

L'acceptation de la volonté de Dieu est un puissant remède contre l'envie et la jalousie. Le témoignage de Joni, à cet égard, est éloquent. Devenue tétraplégique dans la fleur de la jeunesse à la suite d'un accident, cette jeune femme aurait pu sombrer dans l'amertume et la révolte au point d'en vouloir à mort à Dieu... Au coeur de son épreuve, elle finit par comprendre que Dieu pouvait lui donner une satisfaction profonde et lui ouvrir un nouvel horizon insoupçonné jusqu'alors, au point d'avoir un ministère mondial d'encouragement auprès d'autres personnes handicapées.



Pieter Bruegel de Oude, Invidia, 1558



Jacques Callot, Invidia, ca 1618-1625



Jacob Matham, naar
Hendrik Goltz, of
Goltzius, Afgunst
(Invidia), 1593

Ambrogio di Bondone,
detto Giotto, Invidia, 1303-
1305



Journal 19

VU PAR DILEM (al. 2018)

CARTOONING FOR PEACE

L'EFFET PAPILLON



VU PAR AMORIM (ar. 2018)

CARTOONING FOR PEACE



Traduction: « Le procès d'OpenAI ».

VU PAR STELLINA (ar. 2018)

CARTOONING FOR PEACE

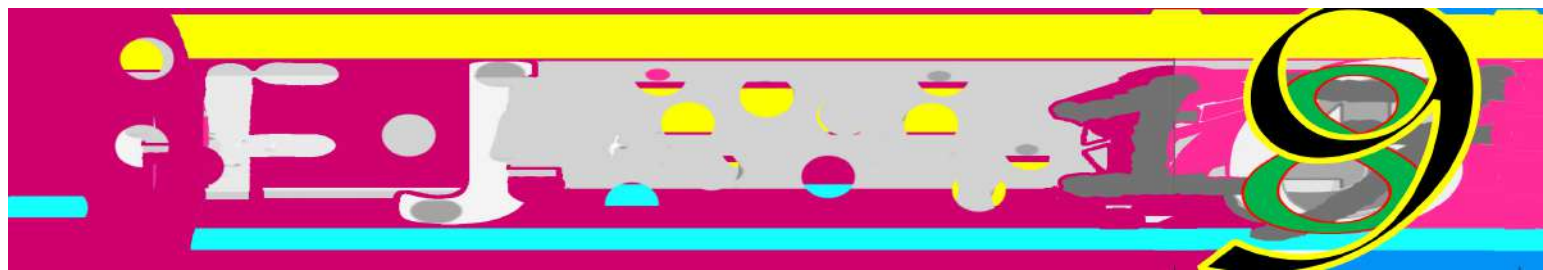


عراق 19



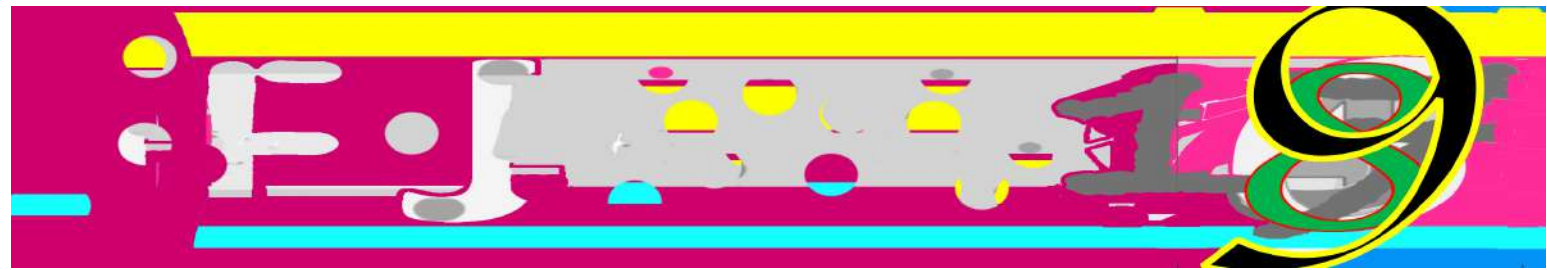
January 19



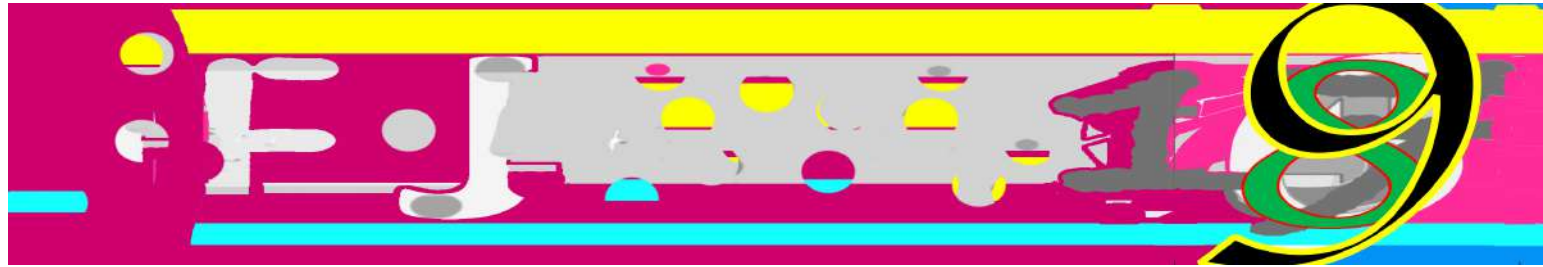


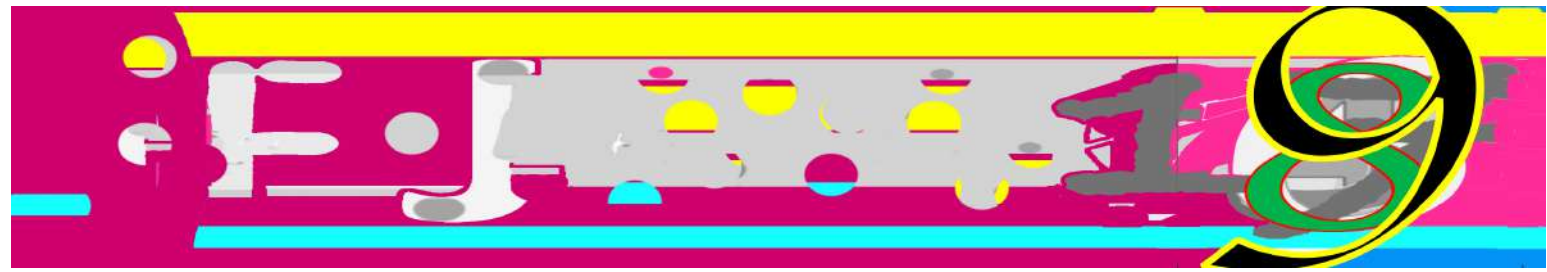
January 19





Argentina's President Milei posted this video on his Instagram account.

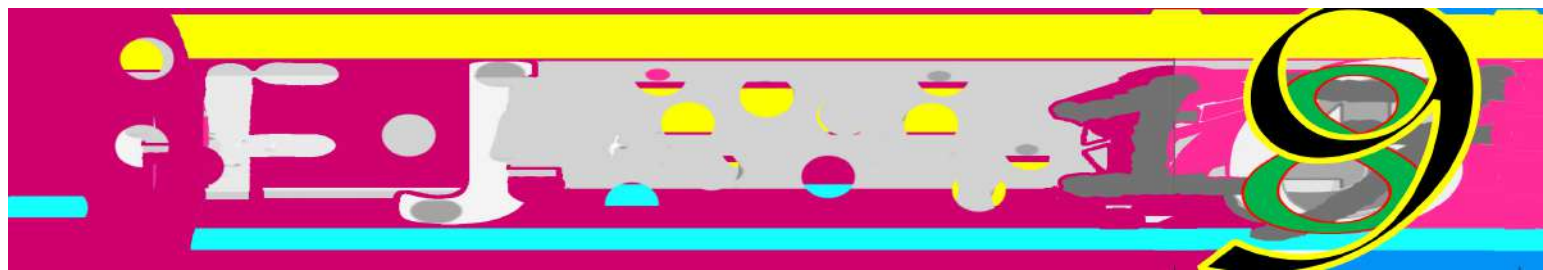


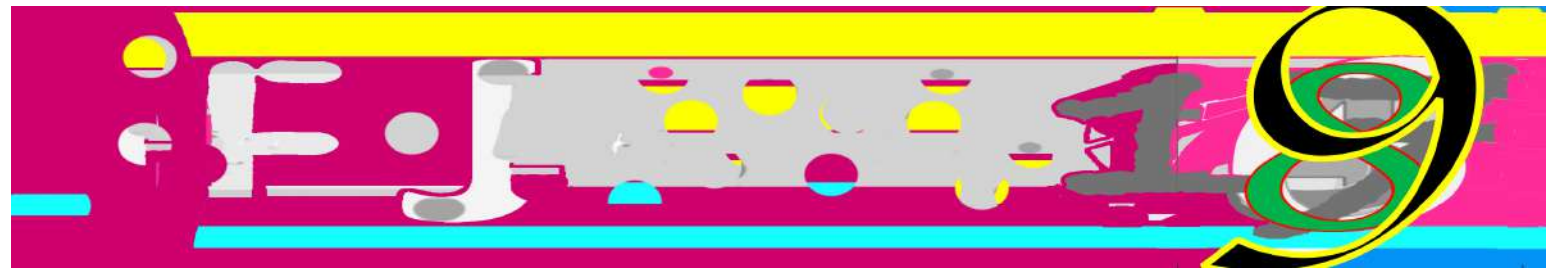


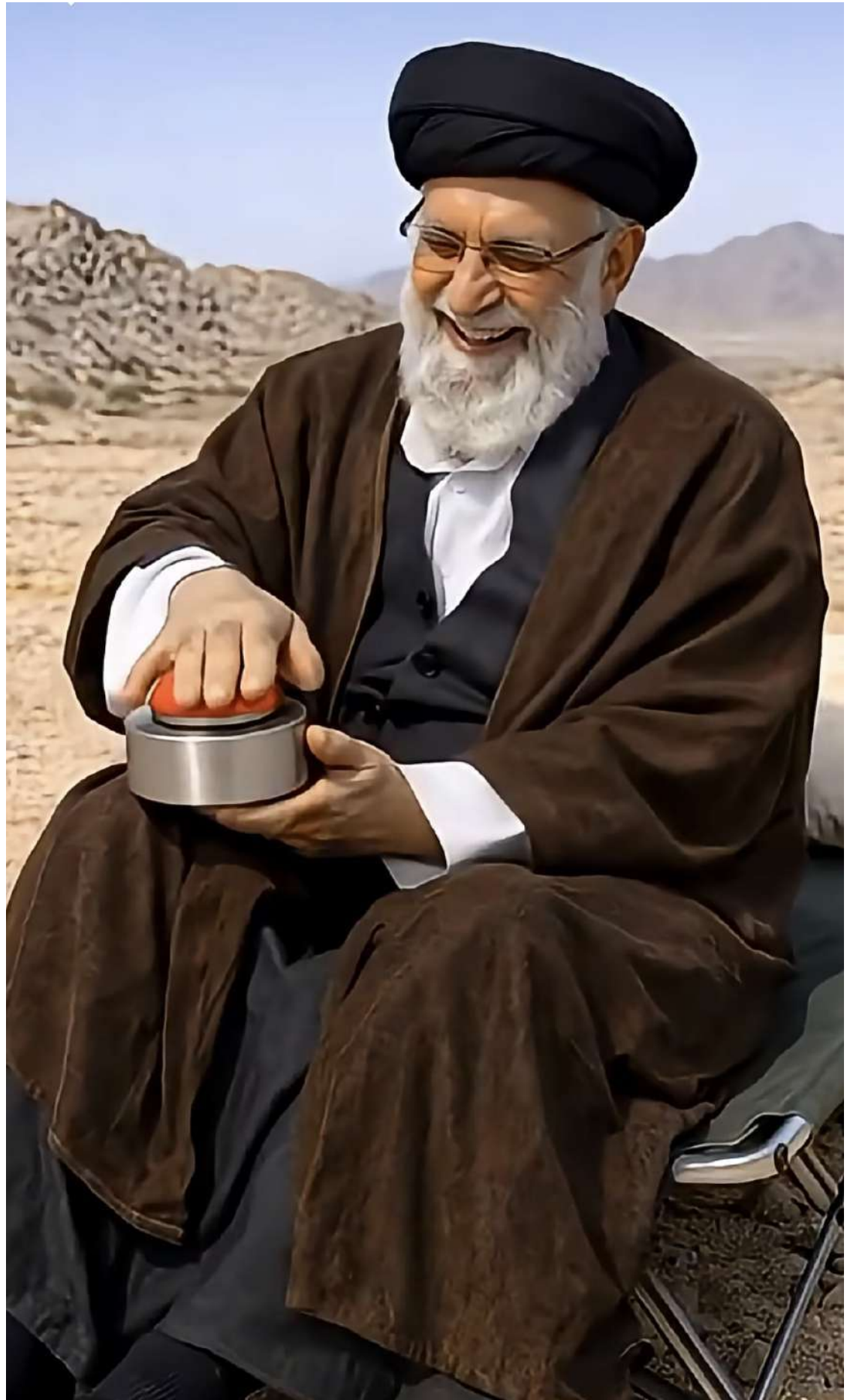
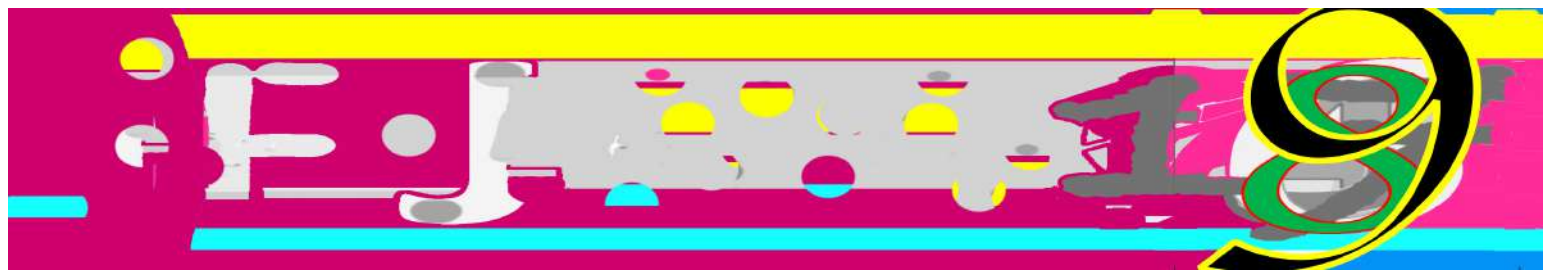
عراق 19





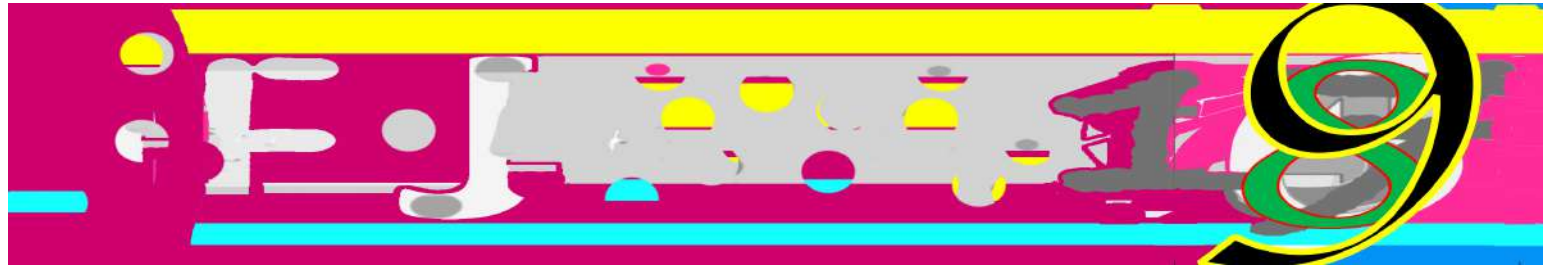


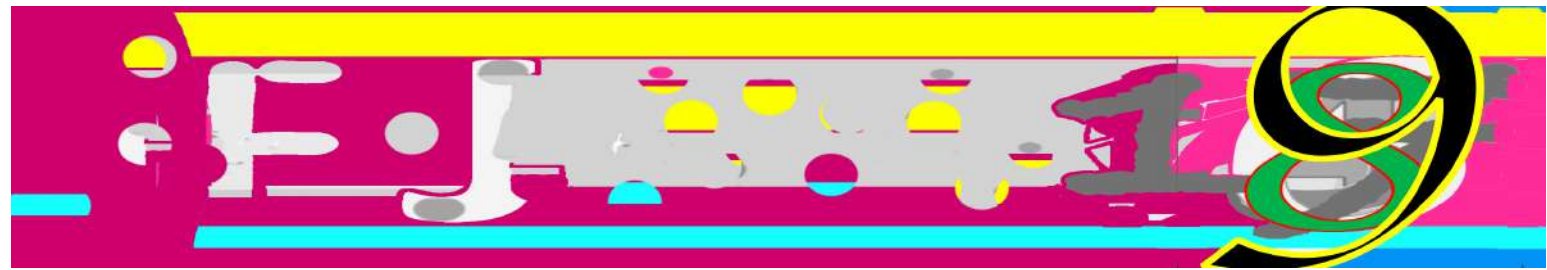


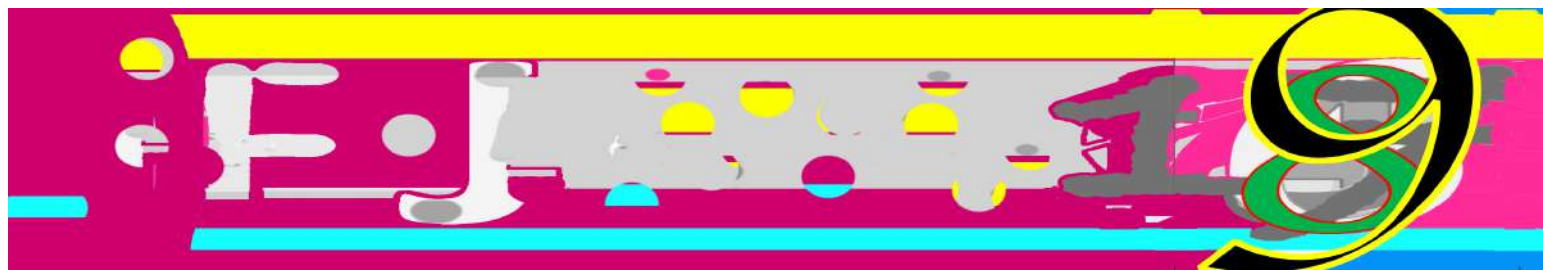


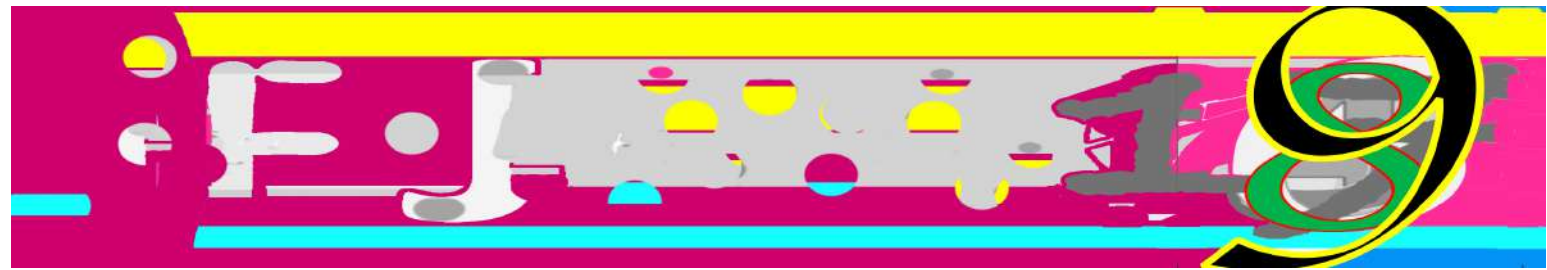
عالمنا







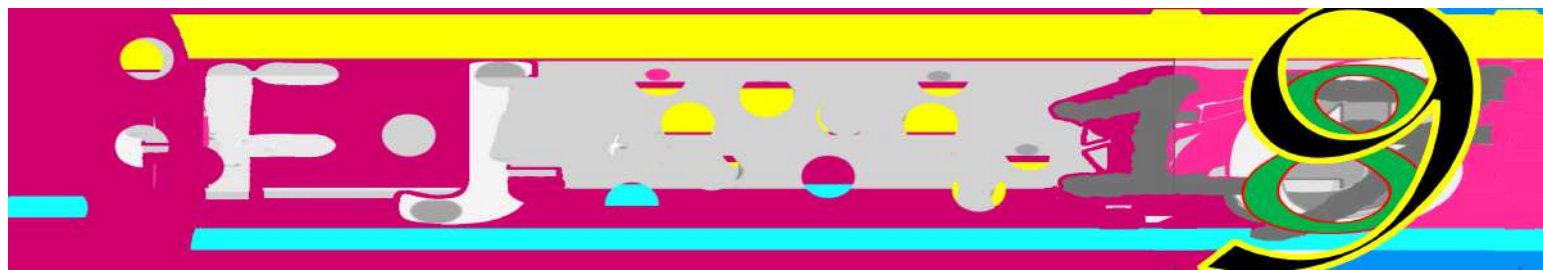




C'est la flambée des prix du gaz.

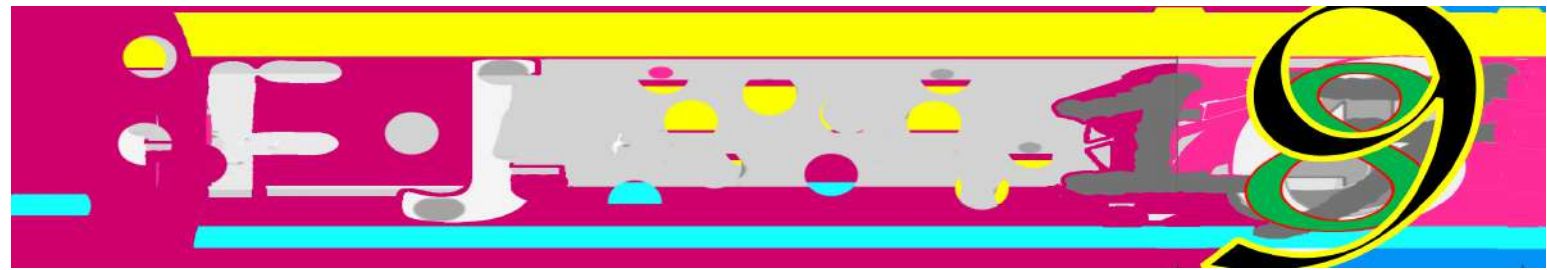


**LE TARIF DES CRÉMATIONS
RISQUE D'AUGMENTER DE
40 % EN 2027 FAITES VOUS
INCINÉRER DÈS MAINTENANT**



عنوان





C PETIT et Métro, boulot, burn-out

Il fallait bien qu'un jour la vieille rengaine moderne avoue sa véritable morale.
On nous avait promis le travail, l'accomplissement, la dignité de l'effort, la fierté de construire, de servir, de produire, de transmettre.

On nous a finalement vendu autre chose ; l'épuisement comme preuve de valeur.

Dans bien des organisations, il ne suffit plus de travailler.

Il faut se consumer.

Il ne suffit plus d'être engagé.

Il faut être débordé.

Il ne suffit plus d'être fiable.

Il faut être joignable, disponible, extensible, corvéable, et si possible souriant dans l'effondrement.

Le salarié modèle n'est plus celui qui dure.

C'est celui qui encaisse. On admire celui qui enchaîne les réunions, répond tard, dort peu, avale les urgences, absorbe les tensions, compense les carences du système et appelle cela « tenir la charge ».

On célèbre sa résistance comme jadis on saluait une vertu.

On oublie seulement un détail. Un être humain n'est pas une centrale de secours.

Le plus obscène est là. L'épuisement n'est plus seulement subi, il est mis en scène.

Il devient badge d'honneur, preuve de loyauté, certificat implicite d'importance.

« Je n'arrête pas. »

« Je suis sous l'eau. »

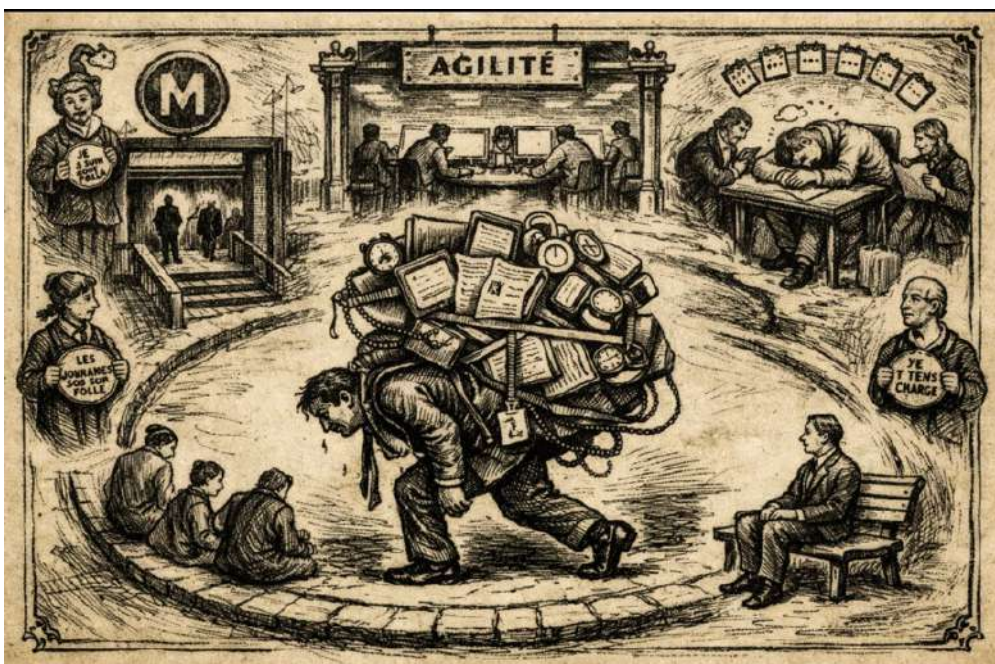
« Les journées sont folles. »

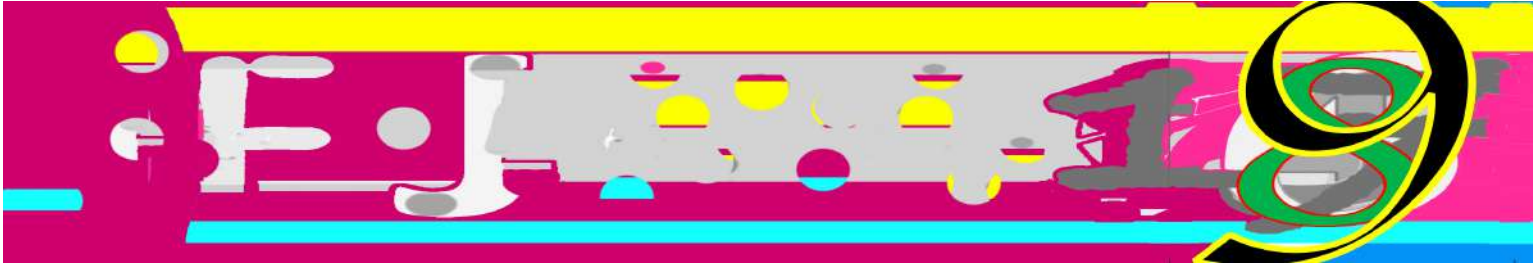
Autant de formules prononcées non sans plainte, bien sûr, mais avec cette légère fierté

toxique de qui veut faire savoir qu'il compte assez pour être broyé.

Ainsi naît le grand culte contemporain : la religion du surengagement.

Tout y contribue. Les managers qui confondent tension et ambition. Les cultures d'entreprise qui baptisent "agilité" la désorganisation chronique.





Les dirigeants qui parlent de résilience quand ils devraient parler de sous-effectif.
Les collègues eux-mêmes, parfois, qui regardent avec suspicion celui qui pose une limite, comme si préserver sa santé relevait d'une forme discrète de trahison.
Dans ce théâtre fatigué, le burn-out devient l'accident noble d'une vertu trop poussée.
On ne tombe plus malade d'un système absurde. On aurait simplement été trop impliqué.

Magnifique retournement.

L'organisation épuise, puis l'individu culpabilise.

Surtout, il ne faut jamais nommer les choses franchement.

On parlera de charge ponctuelle, de phase intense, de période exigeante, de transformation, d'adaptation, de pics d'activité.

On ne dira pas : usure, débordement, saturation, casse.

Métro, boulot, burn-out.

Trois mots pour une époque qui a réussi l'exploit de transformer l'épuisement en signe extérieur de mérite.

Il serait peut-être temps de rappeler une évidence presque subversive :

un travail ne devrait pas exiger qu'on y laisse sa santé pour prouver son sérieux.

Une entreprise qui use ses forces vives plus vite qu'elle ne les respecte n'est pas exigeante.

Elle est mal conçue.

Le vrai professionnalisme n'est pas dans le sacrifice permanent.

Il est dans la durée, la lucidité, la qualité, la limite tenue.

Le reste n'est souvent qu'une esthétique de l'effondrement maquillée en vertu.

Le technoféodalisme¹

La notion de technoféodalisme est apparue pour la première fois en 1990 sous la plume du hacker américain Loyd Blankenship. Voici comment il en parle à l'époque :

« Lorsque le monde devient plus rude, les entreprises s'adaptent en devenant elles-mêmes plus coriaces, par nécessité. Cette attitude de type "protégeons les nôtres en priorité" est parfois appelée technoféodalisme. Comme le féodalisme, c'est une réaction à un environnement chaotique, une promesse de service et de loyauté arrachée aux travailleurs en échange d'une garantie de soutien et de protection de la part des firmes [...]

En l'absence de réglementation adaptée, les grandes entreprises se coalisent pour former des quasi-monopoles. Pour maximiser leurs profits, elles restreignent le choix des consommateurs et s'approprient ou éradiquent les rivales susceptibles de déstabiliser leurs cartels ».

35 ans ont passé. L'idée de technoféodalisme est toujours d'actualité. Il est indéniable que les entreprises multinationales – au premier chef, les GAFAM - ont considérablement accru leur emprise sur les sociétés

¹ Référence : **Techno-féodalisme, Critique de l'économie numérique**, Cédric Durand, Zones, 2023.

contemporaines. Par ailleurs, les États se sont affaiblis. Le monde est chaotique.

Je vais d'abord décrire l'« **idéologie californienne** » <> Je passerai ensuite en revue les nouvelles formes de domination associées au numérique <> Après quoi, nous nous intéresserons à ce qu'on appelle les actifs intangibles ² (logiciels, bases de données, marques déposées...), dont l'industrie numérique fait grand usage <> Pour finir, il sera question de l'avenir du capitalisme.

L'idéologie californienne

Éléments de contexte

Au début des années 2000, les États-Unis sont vainqueurs par KO du bloc soviétique, et ils veulent enrôler les élites du monde entier dans leur projet de capitalisme global.

Le bilan du capitalisme n'est pourtant pas brillant : dans beaucoup de pays, les thérapies de choc du FMI ont fait des dégâts ; tous les grands sommets internationaux sont perturbés par les peuples.

Qu'à cela ne tienne ; le choix est fait de mettre en avant le boom de la "nouvelle économie" aux USA et la diffusion fulgurante d'internet.

Le contexte intellectuel, quel est-il ? C'est tout d'abord, en 1975, **Ecotopia** d'Ernest Callenbach, dont le rejet du productivisme, du consumérisme, de l'autoritarisme et du conservatisme est dans toutes les mémoires. C'est ensuite Marshall McLuhan, sa métaphore du *village global* (**The medium is the message**, 1967) et son idée que « **la marque de notre temps est le rejet de toute forme de modèles imposés** ».

Les dirigeants de Google ne font que prolonger McLuhan lorsqu'ils disent que le numérique va « **déconcentrer le pouvoir loin des États et des institutions et le transférer aux individus** ».

² À quoi l'on ne peut toucher, qui doit rester intact.

En 1968, un certain Stewart Brand a déjà organisé ce qui s'est appelé ensuite « **la mère de toutes les démos** », où sont exposés à la fois la souris, le traitement de texte, les fenêtres de navigation et les liens hyper-texte. Rien que ça.

Dans les années 1990 se noue une alliance entre les milieux technophiles et les milieux d'affaires. Des revues se créent. Un vocabulaire nouveau apparaît : « **âge de l'information** », « **cyberspace** », « **nouvel âge de la connaissance** »...

On annonce la mort de l'organisation bureaucratique : « **Il faut prendre acte du fait que la complexité du nouveau monde social "est trop grande pour qu'une quelconque bureaucratie centralisée puisse la gérer"** ».

Au diable donc, les projets socialistes. Il faut un retrait massif de l'État.

Le match entre les "grandes lessiveuses" et les petites va bientôt se jouer sur le plan technique avec le passage des ordinateurs centraux aux PC. La victoire de ces derniers va être fulgurante et écrasante. Certaines entreprises n'hésitent pas à violer la loi pour concrétiser leurs intuitions (forcément géniales...).

La seconde administration Clinton (1997-2001) va ramasser tout ça et préparer de nouvelles avancées. Les USA veulent plus que s'arroger un leadership technologique ; ils veulent créer les conditions d'une nouvelle révolution industrielle.

L'idéologie californienne est un mythe qui peut être décomposé en cinq éléments, -chacun contredit par le capitalisme réel :

1. Le mythe de la start-up et la réalité du retour des monopoles : que sont devenues les sympathiques start-up d'hier ? De féroces monopoles. Les jeunes pousses sont vite devenues de vieilles branches. La liste des sociétés absorbées par les géants est longue comme le bras.

2. Le mythe du nouvel esprit du capitalisme et la réalité de la préférence pour le contrôle : souplesse et créativité, qu'ils disent. Dans la réalité, certains parlent de « **néostakhanovisme** ». Les NTIC permettent de faire la chasse aux temps morts. Beaucoup d'agents voient leur capacité décisionnelle réduite à peu de choses. La fragmentation des tâches nuit à la perception de leur sens et de leur intérêt. La dictature de la réduction des coûts régenté tout.

3. Le mythe des intangibles et la réalité de la polarisation spatiale accrue : dans l'écosystème dense et ramassé de la Silicon Valley, les marques et les produits pleuvent comme à Gravelotte, mais l'îlot "Silicon Valley" a besoin d'un océan de "non-Silicon Valley" pour exister et subsister ; il a besoin de cet océan pour les basses œuvres et les déchets.

4. Le mythe schumpétérien et la réalité de l'innovation sans la croissance : la disruption technologique intervenue entre 2000 et 2020 ne s'est pas traduite par un regain de dynamisme pour la machine capitaliste. On n'est pas dans un processus de « **destruction créatrice** » tel que théorisé par Schumpeter.

5. Le mythe européen et la réalité de la résilience de l'État entrepreneur : le traité de Lisbonne (2007) rêvait d'une Europe qui aurait placé des entreprises dans le peloton de tête des entreprises high-tech... Las, le *Crédit d'impôt recherche* français s'est révélé inefficace. De 1980 à 2018, le poids de l'Union européenne dans le PIB mondial a reculé 1,5 fois plus que celui des États-Unis (de 27% à 18,5% pour les États-Unis, soit -8,5 points ; de 30% à 16,9% pour l'UE, soit -13,1 points).

Au total, pour Cédric Durand, « *l'« esprit start-up » de la Silicon Valley a laissé place à la prédation de monopoles privés. L'ode à l'autonomie et à la créativité individuelle débouche sur des outils de management informatisés qui exacerbent la subordination salariale. La polarisation territoriale, la concentration des gains entre les mains de quelques « gagnants » et les entraves à la circulation des connaissances nourrissent des dynamiques de marginalisation qui font obstacle à la fois à l'innovation et à la jouissance de ses possibles bienfaits* ».

La reféodalisation de la sphère publique

Les firmes de la Silicon Valley font fi des libertés individuelles et des droits démocratiques. Elles font un usage contestable des données personnelles qu'elles détiennent. La publicité est partout, sur tous les écrans, dans toutes les applications. Les médias sont partout.

En bref, de nouvelles féodalités apparaissent dans la sphère publique :

« L'optimisme libéral des années 1990 qui promettait l'épanouissement de la démocratie dans le sillage de l'ouverture des marchés, a [...] fait long feu. Trois décennies plus tard, c'est le constat d'un hiver de la démocratie qui s'impose ».

Wendy Brown fait le même constat dans **Défaire le dèmos**³

Les médias s'emploient méthodiquement à fabriquer du consensus et du consentement, ce que d'aucuns appellent des « **centres subjectifs de convergence des subjectivités** », incarnés dans des personnalités ⁴ davantage que dans des opinions clairement articulées. Féodalisation encore.

Habermas dit : « **La sphère publique devient une cour devant le public, de laquelle un prestige est mis en scène – au lieu de développer une critique au sein de ce public** ».


³ Un abrégé de cet ouvrage est disponible sur mon blog dans le site des ADL.

⁴ Par exemple, Pascal Praud (Cnews).

Pas évident, dans ces conditions, de centrer les débats sur l'intérêt général. Et pourtant, il y a de quoi faire dans tous les domaines : les services publics, la santé, l'éducation, les transports, la démocratie, la planète... La liste est longue.


En quoi consiste la domination numérique ?

Cela consiste, tout d'abord, à accumuler une montagne de données personnelles pour pouvoir produire ensuite ce que Amazon appelle de la « **coordination économique** »,

 c'est-à-dire « **indiquer le bon produit, au meilleur prix, et le mettre à disposition au bon endroit, au bon moment** ».

Plus la montagne de données est élevée, mieux c'est. Amazon tend donc naturellement vers le monopole, et il n'est pas le seul.

Pour les entreprises du numérique, le cyberspace est leur nouveau far west, leur nouvelle frontière. Ils ont investi un territoire où il n'y avait encore aucune règle, comme c'était le cas en 1620 sur le continent américain, ou en 1787 dans les territoires du Nord-Ouest. Ils ont convoqué l'imaginaire de la conquête. Qu'est-ce qu'il y a à conquérir ?

 « **Les images tirées de la vidéosurveillance, les historiques des tickets de caisse, les données d'utilisation des appareils connectés (téléphones mobiles, enceintes connectées, réfrigérateurs, détecteurs de fumée, thermostats, compteurs**

“intelligents”...), les transactions et interactions sur les réseaux numériques (formulaires en ligne, services bancaires électroniques, publications sur les réseaux sociaux...), les données de navigation sur le web, les données de localisation, les mesures des capteurs intégrés aux objets (senseurs sur les équipements industriels, Pass de transport en commun), les passeports électroniques, les échantillons d’ADN, etc., etc.... ».

Il s’agit d’extraire toutes ces données. Extraire, extraire, extraire. De manière boulimique. Ils sont dans une logique extractiviste. Ils conçoivent et mettent en œuvre des processus d’extraction.

Le grand souci des plateformes est de soutenir leur logique d’expansion en repérant les nouvelles sources de données. Celles-ci portent toutes, assez naturellement, sur les activités humaines. Ils visent tous ces données et sont donc concurrents pour leur extraction.

À force d’accumuler des données, vient le moment où l’on peut modéliser les comportements et les anticiper.

Les individus se trouvent **« réduits à des suites de mesures qui les enferment dans des possibles probabilisables ».**

Et chaque jour qui passe, le problème prend plus d’ampleur. Shoshana Zuboff appelle cela **« le capitalisme de surveillance »**. Je vais revenir spécifiquement sur ce thème.

Il faut imaginer d'innombrables campagnes d'extraction mobilisant moult *“têtes d'œuf”*; des milliers, voire des dizaines de milliers d'expérimentations dont nous sommes les cobayes, mais dont nous ignorons tout. Certaines de ces expérimentations sont menées par des machines.

Autre aspect de la domination numérique, c'est l'effet de fief produit par des logiciels vedettes comme Word ou Google Maps. Pas facile de s'en passer; pas absolument impossible, mais à condition d'accepter de se compliquer la vie. Ces logiciels créent ce qu'on appelle une *« contrainte de sentier »*. Ils sont en train de devenir des infrastructures, des fiefs.

La révolution numérique favorise, par ailleurs, le contrôle social. La Chine a le *« crédit social »*. Les USA ont le *« crédit score »*.

Pourquoi aller jusqu'à parler de technoféodalisme ?

Commençons par une rapide caractérisation de la société féodale.

Au IX^e et X^e siècles, dit Duby, l'Occident médiéval est *« une société abruptement hiérarchisée, où un petit groupe de “puissants” domine de très haut la masse des “rustres” qu'ils exploitent »*.

Ces puissants, qui régnaient sur les êtres humains (réduits au servage) et sur les terres, vivaient dans le luxe au milieu de la misère.

Les liens au sein de l'aristocratie sont régis par le système de la vassalité. Le seigneur concède un fief à un vassal,

« ***c'est-à-dire une concession du pouvoir seigneurial sur un territoire et ses habitants*** », qui va permettre au vassal « ***de tenir son rang et de remplir ses obligations*** ».

Parmi ces obligations, il y a celle de s'incorporer aux entreprises militaires du seigneur.

Le servage, quant à lui, est censé être un contrat "*corvées contre protection*". Sauf que cette dernière est toute relative. Il est plus juste d'y voir un système de pure prédation. Celui-ci connaîtra ses grandes heures – quand l'offre de travail va être abondante – et des temps plus difficiles – par exemple, en cas d'épidémie.

Le servage est une relation de pouvoir où les paysans sont contraints à un échange inégal qui les empêche d'investir pour améliorer la qualité des sols. Le surplus est capturé par les seigneurs. Quand ces derniers veulent accroître leurs revenus, ils augmentent la pression sur les paysans. Point barre. Il y aurait une autre solution, qui serait d'augmenter la production en augmentant la productivité, mais elle n'est pas envisagée. Pourquoi chercher à éliminer le travail vivant puisqu'il n'est pas payé ?

Nous pouvons maintenant en venir à la caractérisation de la logique du technoféodalisme, non sans préciser au préalable – c'est même la prémisse sur laquelle repose l'hypothèse technoféodale - que nous parlons d'une société développée et qui, comme telle, offre beaucoup de prise à la prédation.

La première d'entre elle est peut-être que l'appariement de l'offre et de la demande ne fait plus seulement sous l'empire du signal-prix de la

marchandise. Les Big data et la publicité se sont invités dans la relation ; ils nous adressent des conseils d'achat personnalisés en nous indiquant quel rang cela nous permettrait de tenir dans la « **Grande Société** ». Si ça coince, le crédit est là pour mettre de l'huile...

Par ailleurs, nous avons affaire à un système de rente.

Le système « **permet à des capitaux de nourrir leurs profits par prélèvement [sur l'ensemble de la valeur créée] tout en limitant leur implication directe dans l'exploitation et en se déconnectant des processus productifs** ».

C'est que ces capitaux exploitent une rente, celle qui est liée au contrôle qu'ils exercent sur les intangibles (logiciels, plateformes, big data...).

Comme dit Durand, « **les sites d'extraction de données sont des positions stratégiques, et les flux qui en jaillissent convergent vers des lieux où leur centralisation permet la production d'effets utiles. C'est le modèle Google** ».

D'autre part, l'univers numérique est caractérisé à la fois par le coût quasi-nul de la reproduction de l'information (ou du moins imperceptible au niveau individuel⁵), par des économies d'échelle importantes et par de nombreuses complémentarités de réseaux⁶ – toutes choses qui l'inscrivent dans une logique de rendements croissants.

⁵ Au niveau macro-économique, c'est tout autre chose. Un débat est né récemment sur la viabilité écologique des data centers.

⁶ Par exemple, quand Apple intègre Siri à son éco-système, celui-ci s'en trouve valorisé dans son ensemble.

La singularité du digital est donc « ***d'associer le marché des sites stratégiques de capture des données avec des rendements croissants infinis [...]. [...] Cette nouvelle configuration perturbe le processus de compétition réelle qui constitue le moteur du capitalisme*** ».

En outre, la capture des données personnelles par les Big data profite d'un effet d'échelle (« ***accélération to scale*** ») lié à la démographie. Par exemple, c'est bien, quand on opère dans le domaine de la reconnaissance faciale, de pouvoir s'appuyer sur une base de données établie à partir d'une grande zone comme les États-Unis, ou comme l'Europe, ou – encore mieux – comme la Chine.

Enfin, le technoféodalisme n'échappe pas à une forme de « ***féodalisme industriel*** », par exemple, pour ce qui concerne les terres rares⁷, ou le secteur financier.

Pour conclure

Durand considère qu'« ***avec trois décennies de recul [on peut affirmer que] la mutation qui accompagne l'essor des technologies de l'information touche aux fondements du mode de production, elle en déstabilise des principes élémentaires*** ».

⁷ Voir l'accord de Trump avec l'Ukraine sur les terres rares.

Mais, ce n'est pas tant à une cure de jouvence qu'à une dégénérescence qu'on assiste. Les rapports concurrentiels sont déstabilisés. Les relations de dépendance se développent. La prédation prévaut sur la production.

On parle beaucoup, dit Durand, du « **caractère politiquement explosif d'une concentration accrue de la propriété ou [de] l'impasse écologique [...]** », mais il faut y ajouter tous ces effets de la révolution numérique.

Par ailleurs, le consommateur lui-même ne se dresse pas vraiment face aux Big data, dont les produits/prestations/platformes/logiciels lui rendent bien des services. Cela freine les logiques anti-trusts, et par ce biais-là aussi la concurrence est mise à mal.

Jusqu'où tout cela nous mènera-t-il ?